

LE GRAND ENJEU

ENTRETIEN AVEC LE SOCIOLOGUE HUGUES DRAELENTS

Sous des dehors méritocratiques, les concours des grandes écoles excluent la majeure partie de la population. Le sociologue Hugues Draelents nous aide à analyser sur ce qui est en jeu dans le film de Claire Simon.

Propos recueillis par **Philippine Le Bret**



Hugues Draelents est sociologue et professeur à l'université de Louvain en Belgique. Il est spécialiste des politiques et des organisations scolaires, ainsi que des inégalités liées à l'école. Parmi ses publications : *Les écoles et leur réputation* (De Boeck, 2016), *L'identité des établissements scolaires* (Presses universitaires de France, 2011) ; « Les effets d'attraction des grandes écoles. Excellence, prestige et rapport à l'institution » (*Sociologie*, 2010/3, vol.1)

« La méritocratie, mais seulement pour certaines classes »

LS — « Tous égaux, mais seuls les meilleurs... » La Fémis et autres grandes écoles françaises intègrent-elles vraiment « les meilleurs » ?

HUGUES DRAELENTS — C'est en tout cas l'objectif affiché par les grandes écoles, qui basent leur légitimité là-dessus. Elles opposent leur mode de fonctionnement, qui privilégie – affirmément – la méritocratie et l'égalité des chances, au système de l'Ancien Régime, fondé sur les privilèges. Mais sous ces dehors méritocratiques, on constate que seule une minorité de privilégiés parvient à accéder aux grandes écoles. Les classes populaires en sont très largement exclues. Cela ne veut pas dire que les candidats reçus manquent de mérite. Mais les grandes écoles ne parviennent pas à embrasser la diversité sociale de la population française. Il faudrait plutôt parler d'une « méritocratie de classes » : la méritocratie, mais seulement pour certaines classes sociales.

LS — Qu'est-ce qui, dans le concours de la Fémis, vous semble constituer un frein à la diversité ?

HD — La première barrière intervient avant même le début du concours, c'est celle de l'auto-sélection. La plupart des jeunes issus de milieux populaires n'envisagent même pas de se lancer dans des études ou une carrière artistiques. On peut ensuite identifier des barrières à chaque étape. La première épreuve éliminatoire, le dossier d'enquête, est réalisé par les candidats chez eux. On peut donc imaginer que ceux qui ont des proches dans le milieu du cinéma, ou avec une sensibilité artistique, vont être avantagés. La deuxième épreuve consiste en l'analyse d'un extrait de film. Dans *Le Concours*, le passage soumis aux candidats est tiré d'un film de Kurosawa, un cinéma d'auteur assez pointu, qui renvoie à la culture légitime, celle des classes dominantes. Cela avantage également les candidats des milieux sociaux favorisés, qui ont un certain bagage culturel.

LS — L'essentiel du film porte sur les oraux.

HD — Les épreuves orales sont de loin les épreuves les plus discriminantes. La capacité à parler de soi et l'aisance à l'oral sont des compétences beaucoup plus développées dans les milieux aisés que dans les classes sociales défavorisées. Il y a d'ailleurs une forme d'injonction paradoxale dans ces oraux. Les jurés prétendent rechercher l'authenticité, mais privilégient les candidats qui maîtrisent l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. Pour emporter l'adhésion du jury, il faut lui dire ce qu'il veut entendre, mais sans

que cela ne sonne comme un discours formaté.

LS — Pourtant les jurés semblent soucieux de faire place à l'altérité.

HD — En effet, à la Fémis, les jurés cherchent une personnalité, une motivation, à la différence d'autres concours (ceux des écoles de commerce et d'ingénieurs), plus centrés sur des connaissances scolaires. Mais l'idéal de diversité reste un vœu pieux (sauf pour la parité filles/garçons) car les conditions institutionnelles et organisationnelles du concours ne permettent pas de le mettre effectivement en place. Le principal problème vient du fait que les critères de sélection sont laissés à l'appréciation du jury. « On va plier l'arithmétique à nos désirs », dit l'un des jurés. Or cette subjectivité laisse beaucoup de place au mimétisme social : les jurés cherchent des jeunes qui leur ressemblent. Et comme il y a peu de diversité dans le jury...

LS — Comment expliquer ce mimétisme social ?

HD — Je pense qu'il est constitutif de l'identité de l'école. Au début du film, on entend un des intervenants expliquer que la Fémis est une école sans professeurs et sans cours, et qu'il revient donc à la profession de prendre les décisions. Mais la profession cherche à se reproduire ! Dans le film, l'école apparaît plus soucieuse de se perpétuer que de se transformer. La Fémis est considérée comme une école prestigieuse, son concours attire de très nombreux candidats : puisse « tout va bien », pourquoi devrait-elle se remettre en question ?

LS — Le film de Claire Simon propose un tableau très critique de la Fémis ?

HD — Du fait de son dispositif, le film contient une dimension critique. Quand on passe un concours, on assiste aux épreuves et aux résultats, pas à ce qui se passe entre les deux. Le spectateur du film a lui accès aux délibérations, il découvre l'envers du décor. Je trouve intéressant que l'institution ait accepté d'être ainsi dévoilée. D'un côté, on voit que le processus est le plus objectif possible, que les jurés remplissent leur rôle de manière consciencieuse. Mais les failles du dispositif n'en apparaissent que plus clairement. Le film montre par exemple que les jurés ne maîtrisent pas tous les critères de sélection, par exemple l'apparence des candidats. À deux reprises, on voit des jurés être charmés par des candidats au physique agréable, sans qu'aucun d'eux n'en ait conscience ! On prend donc la mesure de la distance qui existe

entre l'image du concours comme un processus de classement impartial et ordonné, et la réalité, faite de subjectivité et d'incertitude. Mais cela vaut pour tous les concours.

LS — Une partie des grandes écoles a mis en place des mesures pour accroître la diversité. Ces dispositifs sont-ils efficaces ?

HD — Au niveau individuel, ils changent des vies, ce qui n'est pas rien ! Ils permettent à des

jeunes d'avoir un parcours qui leur serait resté inaccessible sinon. Mais au niveau macro, ils ne permettent pas de renouvellement profond des élites scolaires et sociales. Ces programmes « d'égalité des chances » servent aux grandes écoles à montrer qu'elles ont entendu la critique qui leur était adressée. Cela évite que le pouvoir politique ne vienne imposer ses critères de changement, voire qu'il ne remette en cause l'existence même du système.



REPÈRES

La FÉMIS

Prestigieuse école de cinéma fondée en 1986, rattachée au ministère de la Culture, la Fémis forme des professionnels dans différentes filières : réalisation et scénario, mais aussi son, image ou désormais distribution. On compte parmi les anciens élèves de la Fémis des cinéastes comme François Ozon (*Huit femmes*, *Potiche*), Céline Sciamma (*Bande de filles*, *Tomboy*) ou encore Noémie Lvovsky (*Camille redouble*).

LS — Il faudrait donc repenser entièrement l'accès aux filières d'élite ?

HD — Il faudrait surtout revaloriser l'université, qui est aujourd'hui le parent pauvre de l'enseignement supérieur. Rapporté au nombre d'élèves, l'université dispose de beaucoup moins de moyens que les classes préparatoires et les grandes écoles. Alors même que l'université, elle, est diversifiée. C'est donc là qu'il faut agir : renforcer les moyens, et mieux orienter les étudiants pour éviter de gâcher les ressources [beaucoup d'étudiants échouent en première année ndr]. Mais je ne suis pas sûr qu'il y ait une vraie volonté politique de revalorisation des universités : la plupart des responsables politiques français sont justement issus de ces grandes écoles.

LS — Comment expliquer le prestige dont jouissent les grandes écoles françaises ?

HD — Ce prestige est d'abord lié à l'histoire de ces écoles, souvent associée à des moments marquants de l'histoire de France : l'ENS et Polytechnique ont par exemple été fondées après la Révolution. Ce prestige naît aussi de la localisation des grandes écoles, au cœur des lieux de pouvoir. Il n'est pas fortuit que Sciences Po ait ses locaux dans le 7^e arrondissement de Paris, là où se trouvent la plupart des institutions politiques. Les anciens élèves enfin jouent un rôle majeur : ces personnages importants de la vie scientifique, politique, économique ou littéraire deviennent des figures mythiques régulièrement mobilisées par les écoles dans leurs stratégies de communication.

LS — Y a-t-il, en France plus qu'ailleurs, une tradition de la sélection ?

HD — Il s'agit d'un système très français, même s'il n'est pas exclusif à notre pays. La France croit encore au mythe républicain du concours comme symbole de l'égalitarisme. C'est d'ailleurs ce marqueur symbolique très présent dans l'imaginaire collectif qui permet au système de perdurer malgré les critiques. Mais la particularité de la France est aussi que tout s'y joue très tôt : le diplôme marque fortement la carrière d'un individu. Un professionnel peut avoir beaucoup de mérite mais être plafonné (en termes d'opportunités et de salaire) s'il n'a pas fait la bonne école. Cela signifie que le concours qu'une personne passe à seulement vingt ans détermine en grande partie sa trajectoire professionnelle. Le jeu est beaucoup plus ouvert dans d'autres pays.

LS — Quel problème ce système pose-t-il à la société ?

HD — L'exclusion des classes populaires crée des problèmes de représentativité, particulièrement frappants au niveau politique. Avec un Parlement composé uniquement d'hommes blancs de 50 ou 60 ans, est-on sûr que les intérêts collectifs de la société seront représentés au mieux ? Le divorce souvent évoqué entre le peuple et ses élites trouve là une de ses sources.

Et il ne faut pas oublier que nous vivons dans une société qui érige l'égalité des chances méritocratique en valeur fondamentale. Si les élites sont toutes issues de milieux privilégiés, la promesse faite à chacun d'une possibilité de s'élever socialement par l'école ne tient plus. Et je ne pense pas qu'on puisse bafouer longtemps une des valeurs fondamentales de notre démocratie.

POINTS DE VUE

UN FILM BOURDIEUSIEN ?

par **Jean-Louis Fabiani**



Dans son film, Claire Simon pose de manière crue la question de savoir ce qu'est un concours juste. À la Fémis comme dans d'autres grandes écoles, le succès ou l'échec dépend d'un ensemble de facteurs qui ne distingue pas entre les projets des candidats (une idée de scénario, une maquette de décors) et leur personnalité (certains jurés évoquent par exemple la « fraîcheur » d'une candidate). Un processus que montre rigoureusement Claire Simon. En cela, le film s'inscrit dans la lignée du travail de Pierre Bourdieu, qui a expliqué comment les jugements sociaux peuvent, à travers des catégories inconscientes (par exemple la « finesse » opposée à la « grossièreté »), influencer sur les jugements scolaires ou techniques. La sociologie de l'enseignement a ainsi montré que, sous ses dehors méritocratiques, le concours permet de choisir au plus proche, et de garantir les bonnes conditions de la reproduction d'un corps.

Ces constats amènent donc à s'interroger : faut-il contribuer à la constitution de concours moins socialement biaisés ? ou se défaire de la forme concours entièrement ? Bourdieu n'a jamais clairement tranché. Lui-même issu de la méritocratie scolaire, il en a analysé les limites et les illusions, mais il n'a jamais cédé aux sirènes spontanées de l'éducation libre. Le débat reste donc ouvert, et le film de Claire Simon y apporte une contribution inédite et puissante.

Jean-Louis Fabiani est professeur de sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS). Il est notamment l'auteur de *Pierre Bourdieu, un structuralisme héroïque* (Éditions du Seuil, 2016).

UN MIROIR POUR LES PROFS ET LES ÉLÈVES

par **Florence Salé**

En tant qu'enseignante, ce film m'a amenée à m'interroger sur la subjectivité de notre notation : qu'attend-on d'un élève ? Quel rapport à la norme entretient-on ? On voit dans le film que, souvent, les profils « normés » ne posent aucun problème, alors que les jurés débattent longuement des profils plus atypiques.



Heureusement, certains examinateurs parviennent à s'extirper de ces normes et aident les jeunes à construire leur propre langage, ce que je trouve très beau dans le film. Le paradoxe est que nos élèves plébiscitent ces formes extrêmes de sélection, notamment à travers ces émissions de télé-réalité auxquels ils sont accros. Leur principe est toujours le même : à la fin, il n'en reste plus qu'un. Le film de Claire Simon, qui montre le concours comme un parcours du combattant, n'est pas étranger à cette logique, et sait ménager la suspense. Mais en même temps, il parvient à dépasser ce *storytelling* de télé-réalité. La question est moins de savoir qui va rentrer mais comment rentrer-t-on. Il me paraît donc très intéressant d'étudier le film en classe, notamment en Philosophie (pour éclairer les thèses de Pierre Bourdieu) et en Sciences Économiques et Sociales (pour parler des inégalités sociales et du rôle de l'éducation). Dans le cadre de l'orientation des élèves aussi, le film de Claire Simon serait très pertinent : les élèves pourraient se projeter, voir dans les candidats des doubles, ce qui leur permettrait de mieux comprendre les logiques du concours, et ainsi d'avoir plus de chance de réussir ceux qu'ils prévoient de passer. Et enfin le film offre un formidable moyen de faire réfléchir les élèves sur leurs rêves, de leur dire d'oser aller jusqu'au bout de leurs projets.

Florence Salé est professeure de Lettres. Elle enseigne au lycée Eugène Delacroix de Drancy en Seine-Saint-Denis.

CLAIRE SIMON

Cinéaste éclectique ayant navigué avec bonheur entre la fiction et le documentaire, Claire Simon signe avec *Le Concours* une œuvre qui s'inscrit dans la veine du cinéma direct : sans intervention ni commentaire, le film nous immerge dans la réalité, dessinant un récit et un point de vue par les seuls choix de cadrage et de montage. À la manière de documentaristes comme Raymond Depardon ou Frederick Wiseman, la cinéaste propose moins l'exploration d'un lieu ou d'un milieu que la radiographie du fonctionnement d'une institution sociale : une institution appelée « concours » et destinée à sélectionner les futures « élites de la nation ». La cinéaste s'explique ici sur les choix qui ont présidé à l'écriture du *Concours*.

Propos recueillis par Antoine de Baecque.

Le dispositif

« Le concours est un théâtre où joue à plein ce désir d'être au sommet de la société en étant un artiste. Chacun y fait de son mieux, c'est pourquoi je n'ai pas voulu m'attacher à tel ou tel candidat. On ne suit jamais un candidat d'une étape à l'autre du concours parce que j'ai voulu filmer autre chose que la psychologie habituelle de celui qui réussit et de celui qui rate, et de celui qui juge. »



Le plan

« Ils sont 1200 dans un grand amphi de Nanterre. Je voulais absolument ce plan parce que c'est très impressionnant de voir tous ces jeunes être là, avec le même désir de passer l'épreuve, et de voir leurs visages réfléchir : c'est le concours, et tous sont devant la même épreuve, les mêmes images à analyser et la même angoisse. »

La réalisatrice

Claire Simon a découvert le cinéma à travers le travail de monteuse. Après plusieurs courts-métrages, elle se fait un nom avec deux documentaires très remarqués : dans *RÉCRÉATIONS* (1992) elle filme la comédie humaine de la cour de récréation d'une école maternelle, et dans *COÛTE QUE COÛTE* (1995), la chronique d'une petite entreprise de plats cuisinés. En 1997, elle réalise son premier long métrage de fiction, *SINON, OUI*, inspiré de l'histoire vraie d'une femme qui vole un enfant, qui sera suivi de *ÇA BRÛLE* (2006), portrait d'une ado rebelle amoureuse d'un pompier.

Ses œuvres suivantes travaillent sur la frontière incertaine entre réalité et fiction : dans *LES BUREAUX DE DIEU* (2008) des actrices célèbres incarnent les conseillères du planning familial. En 2013 elle signe une dyptique, associant fiction (*GARE DU NORD*, avec Nicole Garcia, François Damiens, Reda Kateb, Monia Chokri) et documentaire (*GÉOGRAPHIE HUMAINE*). Puis, dans *LE BOIS DONT LES RÊVES SONT FAITS* (2015), elle filme le bois de Vincennes comme la forme accessible d'un paradis perdu, un lieu dans lequel chacun vient trouver refuge et invente son utopie.

L'extrait

« - Il en faudrait quinze qui sortent du lot.

- Sept garçons et huit filles.

- Un asiatique, une noire, un rebeu...

- Et qu'en plus ils viennent de toute la France

- Et, pour faire plaisir à Patricia et Sylvie, des pauvres... » (*Rires*)

Le lieu

Le lieu est important, c'est le territoire du film, il le contient et le dessine. Presque tout le film s'y déroule. La Fémis est un cercle où il est difficile d'entrer et dont il est aussi difficile de sortir.



Un film politique...

« J'ai voulu filmer un système, et plus exactement le système de la sélection. Cela dépasse assez largement le cadre de la Fémis : la France, c'est la sélection, à tous les niveaux, à tous les âges, dans tous les milieux. La sélection est un système et l'on voit de part et d'autre comment à chaque seconde l'appétit des jeunes et le jugement des professionnels se fonde sur la culture et le milieu social. Le système produit inévitablement un modèle d'étudiant, de cinéaste, que l'école et même le concours tentent de combattre. Le vrai maudit, ou disons l'outsider, est la plupart du temps rejeté par le concours. On entend des arguments admiratifs : « très fort, très intéressant, mais il n'a pas besoin de l'école... »

... mais qui parle de cinéma

« Je voulais qu'en voyant le film on apprenne des choses sur le cinéma en tant qu'art et en tant que corporation, qu'on soit surpris par la qualité de ces échanges, la plupart du temps, parcourus par de vraies questions de langage cinématographique. Et qu'on y découvre la corporation du cinéma qui, comme toutes les corporations professionnelles, est un monde en soi avec ses jeunes, ses vieux, ses maîtres, ses exclus et ses stars... »

EN LIGNE

Retrouvez d'autres contenus autour du film sur le site : www.zerodeconduite.net/leconcours

CRÉDITS

LUMIÈRES SUR est un supplément du site Zérodeconduite.net
Contact : info@zerodeconduite.net
Directeur de la publication : Serge Bergstein
Rédacteur en chef : Vital Philippot
www.facebook.com/ZeroDeConduite.net
www.twitter.com/Zdeconduitenet
PHOTOS : © 2016 - ANDOLFI



Un numéro spécial du magazine en ligne Zerodeconduite.net

LUMIÈRES SUR

UN FILM, QUATRE PAGES D'ÉCLAIRAGES

En partenariat avec Sophie Dulac Distribution



Le Concours

Un film documentaire de Claire Simon au cinéma le 8 février 2017



ÉDITORIAL

LA BOÎTE NOIRE

Par Vital Philippot

« Tous égaux, mais seuls les meilleurs... »

Cette promesse, dite de la « méritocratie républicaine » est constitutive de l'identité française, depuis la Révolution de 1789 et l'abolition des privilèges d'Ancien Régime... C'est dire si le documentaire de Claire Simon, radiographie du processus de sélection d'une de ces « grandes écoles » censées constituer les futures élites de la Nation, touche à un point sensible de notre contrat social.

Parce qu'il est question de futurs cinéastes, scénaristes ou techniciens de cinéma, *Le Concours* charrie de la fiction et de l'imaginaire : les oraux de la Fémis sont sans doute plus palpitants à suivre que ceux de Polytechnique ou Centrale. Mais sous des dehors plus bohèmes, c'est le même processus

implacable qui est à l'œuvre. La caméra de Claire Simon le met patiemment à jour, à la manière impassible d'un Wiseman ou d'un Depardon. En nous dévoilant les arcanes, habituellement cachées, de la sélection, celle-ci nous fait pénétrer, d'une manière sans doute inédite, dans la « boîte noire » de notre société.

Le tableau est édifiant : comment tant d'énergie dépensée pour assurer l'équité du concours, peut aboutir à une telle reproduction sociale ? Comment la volonté affichée de la diversité (idéalement, il faudrait, rigole un juré « un noir, un rebeu, une asiatique, des provinciaux et des pauvres ») peut accoucher au final d'une photo de famille aussi monocolorée ?

Il y a vingt-cinq ans, le sociologue Pierre Bourdieu avait analysé les annotations en marge de copies

d'étudiants d'un prestigieux lycée parisien (*La Noblesse d'État*, 1989) Il montrait la violence des jugements de classe se dissimulant derrière la prétendue objectivité du savoir académique. Le constat dressé par *Le Concours* est sensiblement similaire, et d'autant plus cruel que depuis toutes les alertes ont été activées.

On pourrait se dire qu'après tout le système remplit son office, et ne concerne qu'une minorité de jeunes. Ce serait une double erreur : d'abord car cette perpétuation de l'entre-soi nourrit une défiance envers les élites qui menace à terme la démocratie même. Ensuite car cet élitisme tronqué est un mal qui se diffuse à l'ensemble du système éducatif : celui-ci est, comme l'ont montré les enquêtes PISA, l'un des plus inégalitaires du monde, dès l'école primaire.

Le Concours

Un film de Claire Simon

C'est le jour du concours. Les aspirants cinéastes franchissent le lourd portail de la grande école pour la première, et peut-être, la dernière fois. Chacun rêve de cinéma, mais aussi de réussite. Tous les espoirs sont permis, toutes les angoisses aussi. Les jeunes gens rêvent et doutent. Les jurés s'interrogent et cherchent leurs héritiers. De l'arrivée des candidats aux délibérations des jurés, le film explore la confrontation entre deux générations et le difficile parcours de sélection qu'organisent nos sociétés contemporaines.

+ d'infos sur : <http://www.sddistribution.fr>

